



HAL
open science

**Caste et classe en Asie du Sud. Études réunies par
Jacques Pouchepadass. (Compte-rendu)**

Gérard Toffin

► **To cite this version:**

Gérard Toffin. Caste et classe en Asie du Sud. Études réunies par Jacques Pouchepadass. (Compte-rendu). *L'Homme - Revue française d'anthropologie*, 1983. hal-00589522

HAL Id: hal-00589522

<https://hal.science/hal-00589522>

Submitted on 16 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

S. Allan opte pour une division chronologique quadripartite de sa recherche, chaque section analysant les modes de succession qui se sont opérés, selon l'histoire chinoise, entre Yao et Shun, puis lors de l'avènement des trois dynasties royales de l'Antiquité. L'auteur a le mérite d'examiner ce que disent réellement les textes de cette époque et reprend, sans trop les mentionner, les thèses classiques adoptées par Granet, selon lesquelles le modèle de transmission du pouvoir à l'époque historique fut appliqué par les annalistes aux légendes des temps mythiques.

Si ce travail, à l'ambition et aux dimensions modestes, déçoit quelque peu par l'absence de références solides à la réalité sociale chinoise de l'Antiquité, du moins offre-t-il l'intérêt de présenter des textes peu connus des non-sinologues et d'en donner une traduction. La comparaison des versions est à cet égard instructive.

Les conclusions que tire l'auteur sont, elles aussi, quelque peu décevantes. L'affirmation selon laquelle l'opposition entre héritier et sage est le thème clé des anciennes légendes dynastiques de Chine semble en effet passablement réductrice. La question de la vertu souveraine ne se posant en Histoire qu'après la chute d'un tyran et ressortissant à l'ordre idéologique, elle ne peut être pleinement retenue comme facteur décisif dans les processus sociaux et politiques qui accompagnent une prise de pouvoir. Plus qu'une réponse à une demande sociale (p. 142), la Vertu et le Sage ne servent-ils pas essentiellement à justifier a posteriori un acte politique ? La période des Royaumes combattants (475 à 221 av. J.-C.) a apporté la preuve, à travers les écrits de ses historiens, que le crime politique de l'usurpateur n'était tolérable que dans la mesure où il parvenait à faire réécrire l'Histoire par des annalistes chargés de parer ses meurtres de toute la beauté nécessaire à leur acceptation par la classe dirigeante confucéenne. Les légendes dynastiques de cette époque ne sont-elles pas constituées de ces tentatives de légitimation des ruptures successorales ? Ces légendes furent l'expression des indispensables rationalisation et moralisation des mouvements politiques qui devaient aboutir à la fondation de l'empire.

Rémi MATHIEU

Caste et classe en Asie du Sud. Études réunies par Jacques POUCHEPADASS. (Publié avec le concours du CNRS.) Paris, Éd. de l'EHESS, 1982, 306 p., fig., tabl., cartes (Centre d'Études de l'Inde et de l'Asie du Sud. Puruṣārtha, 6).

L'*homo oeconomicus*, ou *aequalis*, comme on voudra, est-il en train de dominer l'ensemble de la vie sociale de l'Inde ainsi que celle des États ou royaumes voisins (Ceylan, Népal), sapant ainsi les bases traditionnelles de la hiérarchie ? Telle est finalement la question dont traite, en termes mesurés, cet ouvrage composé de huit études (dont deux en anglais), que l'on doit en grande partie aux chercheurs du Centre d'Études de l'Inde et de l'Asie du Sud (Paris). Le sujet est en soi important et répond à une préoccupation très actuelle. Si les études anthropologiques, et au premier chef celles de L. Dumont, ont contraint chacun à reconsidérer depuis une vingtaine d'années ses postulats socio-centriques, « économicistes », de départ, il est en effet intéressant de voir comment les spécialistes des sciences sociales autres que les ethnologues envisagent aujourd'hui, à un moment où l'Inde subit des changements accélérés, les rapports entre tradition et modernité, hiérarchie (religieuse) et divisions de classes. L'intérêt de ce recueil est de faire un premier bilan de cette question en regroupant des approches fort différentes allant de l'économie politique à l'histoire sociale, en passant par la politologie et l'ethnologie.

La première contribution est une vaste étude (pp. 17-72) de A. Thorner qui résume et analyse le débat en cours parmi les marxistes (surtout indiens), relatif aux classes sociales et à la nature du mode de production dominant dans l'Inde contemporaine. La caste apparaît ici comme un simple épiphénomène, un masque idéologique des différences de classes, seul élément véritablement déterminant de la vie sociale et moteur présumé du devenir historique. Les principaux thèmes abordés, dont on remarquera le haut niveau d'abstraction, concernent l'importance du secteur capitaliste dans l'agriculture, la coexistence — problématique aux yeux de certains — d'un mode de production dit « semi-féodal » (ou « pré-capitaliste ») et d'un mode de production capitaliste, les rapports entre capitalismes indien et international.

Trois études, consacrées respectivement aux mondes paysan (J. Pouchepadass), ouvrier (G. Heuzé) et à la « bourgeoisie capitaliste » (C. Markovits), viennent en contrepoint. Elles se caractérisent par une grande prudence, une démarche soucieuse de restituer aux faits sociaux leur complexité et attentive aux facteurs idéologiques (L. Dumont dirait « englobants »). Il serait vain de vouloir les résumer, tant la matière est complexe et riche. De ces trois essais, l'ethnologue retiendra que malgré les changements significatifs et toujours plus massifs qui travaillent la société hindoue traditionnelle, les classes paysanne, ouvrière et bourgeoise se laissent saisir de manière infiniment moins tranchée qu'en Occident. L'article de G. Heuzé est édifiant à cet égard. Le monde ouvrier, dont il nous brosse un brillant tableau, apparaît comme un conglomerat social hétérogène, marqué par une profonde césure entre ouvriers permanents, dotés d'un statut, et ouvriers hors statut, sous-prolétariat appartenant essentiellement à des secteurs économiques parallèles ou illégaux. Tout oppose ces deux catégories, dont les intérêts divergent et qui trouvent rarement l'occasion de lutter ensemble contre leurs employeurs. La bourgeoisie capitaliste analysée par C. Markovits est elle aussi remise à sa juste place. Malgré de nombreux intérêts communs, et de mieux en mieux défendus, ce groupe occupe une position somme toute assez marginale et est incapable de jouer le rôle de classe dominante dans un environnement socioéconomique où la bureaucratie, l'armée, les professions libérales, voire l'élite rurale (favorisée par le gouvernement) pèsent d'un poids considérable. Il est frappant de constater à quel point les capitalistes sont peu solidaires les uns des autres, occupés qu'ils sont à fomenter des grèves dans les usines voisines pour ruiner leurs concurrents. J. Pouchepadass montre bien, de son côté, comment la paysannerie moyenne, catégorie clé des auteurs marxistes, de Lénine à Mao Tsé-toung, est en Inde un groupe aux contours économiques flous, notamment en raison de « l'enchevêtrement des catégories du droit foncier et des divers types de relation de production » (p. 83), qui semble être plus accentué ici qu'ailleurs. Que ce soit en milieu ouvrier, paysan ou chez les capitalistes, toute une série de pesanteurs, familiales, religieuses, sociologiques (facteurs qu'on qualifierait d'« extra-économiques » en termes marxistes) empêchent la constitution de classes dotées d'organisation et intervenant directement dans la vie politique. D'où l'ambiguïté des conflits sociaux qui n'opèrent pas toujours selon les schémas occidentaux habituels, classe contre classe, mais qui sont souvent orientés en fonction d'autres solidarités. Dans le secteur agraire par exemple, les mouvements paysans sont fréquemment dirigés par des castes dominantes, donc par des élites traditionnelles, faisant appel à leurs dépendants.

A cet ensemble, il faut rattacher l'étude de E. Meyer sur la bourgeoisie et la société rurale à Sri Lanka de 1880 à 1940. Malgré la faiblesse originelle du système des castes dans ce pays, la paysannerie apparaît ici aussi comme un groupe peu consistant. La société villageoise cinghalaise est foncièrement individualiste, déchirée par des conflits internes. Les seules solidarités véritablement mobilisatrices au plan national sont les

rivalités religieuses et ethniques qui opposent d'un côté les bouddhistes aux musulmans, de l'autre les Cinghalais aux Tamouls.

H. Stern exprime le point de vue d'un anthropologue social. S'appuyant sur les études de T. Timberg sur les Marwari et sur ses propres observations dans le Rajasthan, cet auteur montre que c'est souvent dans les secteurs les plus traditionnels que s'est produit originellement le développement et que les exigences d'une économie moderne, industrielle coïncident avec les caractéristiques des antiques castes marchandes. Le système des castes laisse une très grande latitude à l'esprit d'entreprise et à la responsabilité personnelle, il n'est nullement lié aux besoins économiques de la société ; il serait erroné de le ramener à un mode de production particulier.

Ces idées ne semblent apparemment pas partagées par S. K. Mitra qui, lui, insiste sur la modernité radicale de certains faits politiques de l'Inde contemporaine. Dans le village d'Orissa qu'il a étudié, chaque parti politique recevait traditionnellement le soutien d'une fraction verticale de la société villageoise regroupant dominants et dépendants. Or, depuis les années 1970, la mobilisation aux élections tend à se faire de manière horizontale : hautes castes contre basses castes. Autrement dit, les loyautés hiérarchiques cèdent le pas à de nouvelles solidarités rassemblant gens de même statut et de même condition.

A la fin du recueil, M. Gaborieau revient sur l'idéologie, mais sur une idéologie déjà considérablement laïcisée et d'une essence bien différente de celle de la hiérarchie (religieuse) du système des castes qui englobe, comme chacun sait, l'ensemble du corps social. Au Népal, dont l'auteur nous fait revivre l'histoire politique de ces dernières années, la notion de caste a été officiellement abandonnée vers 1960 et remplacée par l'idée d'une société d'individus égaux répartis en classes sociales. Mais ces classes n'ont rien à voir avec ce que nous entendons en Occident par ce mot : ce sont des organisations créées de toutes pièces par le gouvernement et contrôlées étroitement par lui. Elles consistent, de plus, en catégories particulièrement vagues et imprécises : Enfants, Jeunes, Femmes, Paysans, Étudiants, Travailleurs, etc. Pour l'auteur, ce schéma ne serait qu'une manœuvre, une manière de « noyer le poisson ». D'ailleurs, si le régime concède l'existence de telles « classes sociales », il refuse, au nom d'un principe d'harmonie, que ces groupes puissent entrer en conflit. Ce principe vient-il de l'Inde classique ? Non, répond M. Gaborieau ; il s'agit d'une volonté délibérée de camoufler les inégalités et d'assurer le contrôle du pouvoir par une minorité. L'accent est mis ici sur les aspects les plus modernes de la réalité népalaise.

Ce recueil stimulant est de haut niveau et d'une lecture d'un bout à l'autre agréable. Cependant, malgré l'interdisciplinarité affichée, je ne vois guère de convergence, encore moins de synthèse, entre le point de vue des historiens, des politologues et des économistes d'une part, et celui des anthropologues sociaux influencés par la théorie de L. Dumont de l'autre. L'un des principaux points d'achoppement est sûrement la notion d'idéologie dans le monde indien, notion qui a acquis chez L. Dumont un statut à ce point dégagé des contraintes économiques qu'elle dévalorise a priori toute l'étude historique autre que celle des idées et des valeurs (cf. L. Dumont, *La Civilisation indienne et nous*, Paris, A. Colin, 1964 : 31-54).

Le lecteur qui souhaite compléter ses connaissances sur le sujet trouvera à la fin de l'ouvrage une bibliographie raisonnée, due à C. Champion, de quelque cent dix titres qui s'ajoutent aux références bibliographiques de chaque essai.

Gérard TOFFIN